

5 clés pour
comprendre



MACHIAVEL

Benoît SCHNECKENBURGER



ellipses

Introduction

Machiavel (Niccolo Machiavelli), 1469-1527, est l'un des authentiques et rares penseurs dont le nom a fini par faire frémir, devenant parfois même une insulte, soupçonné d'être un suppôt des tyrans, justifiant par avance toutes les intrigues et trahisons en politique. Devenu adjetif, le terme « machiavélique » qualifie un procédé rusé et perfide, celui qui en fait usage n'ayant aucune considération morale dans ses actions. Il a été très tôt utilisé, caractérisant dès 1576 la tragédie de la Saint-Barthélemy – ourdie notamment par Catherine de Médicis – et le terme est de plus en plus couramment utilisé dès le XVII^e siècle, appliqué par exemple au Cardinal de Richelieu. Machiavel devient alors une figure noire, qui aurait travesti l'esprit politique en lui ôtant toute dimension morale, n'en faisant qu'un jeu de pouvoirs où tous les coups, du mensonge à la trahison, seraient permis : donnant droit à l'adage « la fin justifie les moyens ». D'ailleurs, nombre de dirigeants peu recommandables s'en sont revendiqués, et pour n'en citer qu'un seul, le dictateur fasciste Benito Mussolini (1883-1945) qui en a préfacé une édition du *Prince* dès 1924. Or il n'a jamais écrit cette phrase et cette réputation de cynisme au seul profit des tyrans a été également contestée, Rousseau faisant de *Le Prince* le grand livre des républicains, contredisant une fois de plus Voltaire, son frère ennemi, qui lui évoque le « poison de Machiavel ». Au rebours de cette interprétation noire d'un Machiavel ami des dictateurs, prêt à toutes les compromissions, nombre d'auteurs ont salué en lui un penseur novateur de la chose politique, révélant la genèse de l'État¹ et plus républicain que monarchiste. Sa réputation maudite reste d'autant plus sujette à caution qu'elle surestime la portée de son plus célèbre ouvrage, *Le Prince*, publié à titre posthume, alors qu'il ne constitue qu'une infime partie des œuvres de Machiavel, n'occupant par exemple que 80 des près de 1 400 pages de ses Œuvres publiées à la Pléiade. Qui était vraiment Machiavel ? Quels liens faut-il établir entre sa vie et sa doctrine ?

1. Sur l'utilisation du terme État ou état pour rendre compte de « *stato* » voir l'entrée État (état - *stato*) dans la première clé, « Vocabulaire ».

1. Biographie

On peut dire que seuls ceux qui sont bien nés ont droit à une histoire de l'enfance, et Machiavel ne fait pas exception à cette règle. Né le 3 mai 1469 à Florence, dans une famille de petite noblesse, son enfance reste peu documentée. Son père, Bernardo Machiavel, était docteur en droit et trésorier pontifical à Rome. Bien que sa famille appartienne à une vieille lignée florentine de marchands, elle a souvent rencontré des difficultés financières. Cependant, Nicolas Machiavel reçoit une solide éducation humaniste, et bien qu'il n'ait jamais appris le grec ancien il lit beaucoup en latin, notamment des traductions d'Aristote, Platon, Plutarque et Thucydide, deux derniers auteurs qu'il évoque fréquemment dans ses œuvres politiques ultérieures, tandis qu'il ne nomme Aristote et Platon qu'exceptionnellement, le premier pour avoir dénoncé les excès de la tyrannie, le second par le biais de ses disciples impliqués dans les tyrannies athénienes. Il est probable qu'il ait fréquenté *La politique* d'Aristote, qui circulait dès 1429 en Italie. Outre les auteurs grecs traduits, il se plonge également dans toute la littérature romaine de l'humanisme de la Renaissance. Ainsi, il a lu Cicéron, Sénèque, César et surtout Tite-Live, à qui il consacre ses *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Mais il ne néglige pas non plus les classiques comme Ovide et Virgile. Machiavel est aussi un lecteur de Lucrèce, œuvre particulièrement innovante pour son époque. Il a recopié, et connaît donc parfaitement, son *De rerum natura*, ce qui influence fortement sa conception de la religion et les critiques qu'il formule à son encontre. On sait également qu'il est allé à l'école à partir de 1476, mais notre connaissance de son enfance s'arrête là.

Sa carrière politique et intellectuelle commence elle avec la période de troubles qui accompagne les guerres d'Italie. Ce terme désigne pas moins de onze conflits qui ont déchiré la péninsule aux XV^e et XVI^e siècles, du fait notamment de la campagne menée par les Français à l'initiative de Charles VIII (1470-1498) pour conquérir le royaume de Naples. L'armée française prend tout le monde au dépourvu en franchissant les Alpes le 2 septembre 1494. En effet, compte tenu des habitudes alors en cours, la guerre ne se menait pas l'hiver, les conditions de manœuvre et de ravitaillement étant rendues trop dures par les conditions météorologiques. Or en entrant en Italie à la fin de l'été, le Roi de France s'exposait à une guerre longue, y compris pendant les

mois d'hiver. Dès son entrée en Italie, ce dernier joue des rivalités entre les cités pour parvenir à ses buts. Machiavel pense alors la politique et la guerre quand les alliances sont déséquilibrées ou changeantes, au moment même où la puissance et les nouvelles tactiques militaires appellent à une réaction nouvelle. Le Prince nouveau sera celui qui saura en tirer toutes les conséquences. Dans la *Lettre à Vettori*, du 10 décembre 1513 où, pour la première fois, il évoque la rédaction du *Prince*, il parle également des quinze ans où il a fait « son apprentissage de l'état ». Voué à l'État, mais pas à n'importe lequel : il a consacré sa vie au service de Florence. Loin d'avoir été un serviteur subalterne, il est conduit à négocier avec les *condottiere*, les mercenaires de l'époque dont les cités italiennes se disputent les services, ou le roi de France.

Entre 1489 et 1498, période déjà troublée par la première guerre d'Italie et l'indépendance de Pise, qui était pourtant sous la domination de Florence, Machiavel commence à faire ses premiers pas dans la vie publique. Florence est prise par les Français une première fois le 17 novembre 1494. Après la fuite des Médicis, le moine prophète Savonarole (1452-1498) qui domine la vie politique florentine tente d'instaurer une république chrétienne et s'adresse au roi de France comme à un envoyé de Dieu. Savonarole est un épisode aussi fulgurant que déterminant à la Renaissance. Ses appels à un changement dans les comportements de l'Église précèdent ceux qui conduiront Luther (1483-1546) puis Calvin (1509-1564) à mener leur entreprise de Réforme. Voulant instituer une République Théocratique il montre combien les formes habituelles du pouvoir doivent être modifiées. Cependant ses excès deviennent insupportables à ceux-là mêmes qui avaient cru pouvoir jouer de son audience. Son rigorisme qui conduit à de véritables bûchers des Vanités, vient heurter l'esprit florentin. Des foules de partisans brûlent en place publique des milliers d'œuvres d'art le 7 février 1497 en plein Mardi Gras. On rapporte même que des nus d'inspiration mythologique peints par Botticelli (1445-1510) auraient été détruits par le peintre lui-même. Ses provocations troublient Rome qui finit par l'excommunier. Il est alors pendu excommunié puis brûlé en place publique, en face du Palais de la République. Son œuvre a cependant changé le pouvoir florentin qui devient plus républicain. L'un des premiers textes connus de Machiavel, une *Lettre* du 8 mars 1498, à Ricciardo Bechi, ambassadeur florentin à Rome, est un témoignage

sur Savonarole et ses sermons, relevant notamment ses imprécations contre le Pape. Savonarole a profondément marqué ses contemporains, et Machiavel n'y échappe pas. Il mentionne à plusieurs reprises le prédictateur qui, après la chute des Médicis en 1494 a tenté de transformer la cité de Florence pour en faire une République Théocratique. Tout dans Savonarole intéresse Machiavel, qui, on l'a vu, entre au secrétariat de la Seigneurie un mois après la mort du moine mystique. Le hasard y a sa part, mais la première lettre publique que nous avons conservée de lui, qui concerne la politique, datée du 8 mars 1498, est essentiellement consacrée à l'analyse de deux sermons de Savonarole. Il n'est déjà pas tendre avec celui qu'il qualifiera ensuite de prophète désarmé : il analyse sa conduite en politique, pas en théologien, et il voit que ce dernier change d'avis au gré des circonstances, « réglant sa marche sur celle des événements et va donnant couleur à ses menteries. » Ainsi il ne se laisse pas prendre par la vigueur des arguments du moine, toujours portés pourtant par des références aux textes sacrés : plus que des sermons religieux il s'agit bien de discours politiques. S'adaptant aux circonstances, Savonarole n'en reste pas à une récitation des principes chrétiens, comme le montrent ses changements d'opinions : avec les Médicis pour obtenir la possibilité de prêcher, puis contre eux quand ils fuient, contre le Pape enfin quand ce dernier réunit une ligue contre lui. Parce que les questions religieuses sont tout autant politiques, on comprend mieux que Machiavel consacre des passages du *Prince* aux Républiques Ecclésiastiques, même s'il parle le plus souvent des états du Pape. Il faut dire qu'il connaît bien les thèses matérialistes du romain Lucrèce (-94-54) – passant pour athée à la Renaissance – et qu'il se méfie de l'Église et son appétit de pouvoir. On se souvient de la violemment critique du fanatisme religieux prononcée par Lucrèce dans le *De Natura Rerum*, qui prend appui sur le barbare sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon pour que les Grecs s'attirent des vents favorables lors de la guerre de Troie, et s'écrie : « religion que de crimes commis en ton nom ! » (*De Natura Rerum*, Livre I).

La carrière politique de Machiavel démarre réellement en février 1498, lorsqu'il est nommé secrétaire de la Seigneurie. Il est ensuite rapidement proposé pour être à la tête de la Seconde chancellerie, une nomination officialisée par le Grand Conseil le 19 juin. En juillet, il est désigné secrétaire des Dix de la Liberté et de la Paix, qui assure

notamment des missions diplomatiques. Sa première mission, en 1499, consiste à convaincre un *condottiere* de respecter le prix convenu initialement. Par la suite, en tant que secrétaire de l'office chargé des affaires étrangères, il devient un envoyé spécial et parcourt l'Italie ainsi qu'une partie de l'Europe. Bien qu'il ne soit pas officiellement ambassadeur, ce titre étant réservé aux familles nobles, il joue un rôle d'émissaire discret, chargé d'obtenir des informations auprès des dirigeants qu'il rencontre. En France, par exemple, il rencontre le cardinal d'Amboise, ministre des Finances. Pendant le siège de Pise, Machiavel négocie la dette envers la France. Entre août et décembre 1500, il se rend à la cour française.

Sa vie personnelle prend un nouveau tour quand en 1501, il épouse Marietta Corsini, avec qui il aura une fille, Boccina, et quatre garçons. En février 1501, il se rend à Pistoia, alors soumise à une faction violente. Il se rend ensuite à Sienne pour observer les intrigues de César Borgia qui s'allie avec Pandolfo Petrucci, le seigneur de cette autre République. Cette mission s'inscrit dans un contexte de turbulences politiques, quand César Borgia (1475-1507), fils du pape Alexandre VI (1431-1503, Pape à partir de 1492), poursuit son expansion territoriale en Italie centrale. L'année suivante, en 1502, Pier Soderini (1452-1522) est élu au poste de Gonfalonier à vie de Florence. Soderini, partisan de la République, favorise la montée en puissance de Machiavel au sein du gouvernement florentin. Soderini met en œuvre une réforme de la milice pour laquelle Machiavel a fortement contribué. De plus sa politique internationale s'est appuyée sur une alliance avec la France, et a permis la fin de la guerre avec la Cité de Pise. Machiavel rédige un épigramme en son hommage après sa mort en 1522 : « La nuit de la mort de Pier Soderini, l'âme alla à la bouche de l'enfer : Et Ploutos lui cria : Âme stupide, pourquoi l'enfer ? Va dans les limbes des enfants. »

Machiavel est alors de nouveau envoyé en mission au camp de César Borgia, duc de Valentinois, alors en pleine campagne en Romagne. Lors de cette mission, il est fasciné par l'habileté de Borgia. Il admire particulièrement l'association entre audace et prudence dont fait preuve le duc. Borgia n'hésite pas à user de la cruauté et de la ruse quand cela sert ses desseins, tout en démontrant une volonté d'éviter les demi-mesures. Machiavel est impressionné par la manière dont le duc gère les provinces qu'il a conquises, en s'appuyant sur des troupes locales et

en instaurant une administration rigoureuse. Cependant, en juin 1503, Machiavel rentre précipitamment à Florence pour informer les autorités des menaces que César Borgia représente pour la ville.

Ses services au sein de l'administration florentine sont liés aux conflits de la cité avec ses voisins, rivaux, et cités assujetties. La ville de Pise, qui constituait le port de Florence sur la mer Méditerranée, s'est émancipée, et cette dernière n'a eu de cesse que de la reconquérir. On sait qu'à cette occasion il a croisé Léonard de Vinci (1452-1519), mais rien, ou presque ne nous est resté de leurs conversations, si tant est qu'elles aient dépassé le cadre des commandes d'État passées à l'ingénieur. En 1503, Vinci a en effet été associé à un projet de détournement de l'Arno, le fleuve qui traverse Florence, dans le cadre du conflit avec sa rivale, Pise. Il s'agissait de priver l'arrogante petite cité de l'eau de fleuve par un système de canaux. Le projet s'embourbe et ne verra pas le jour, les difficultés techniques étant trop nombreuses. Le contrat qui l'engage est signé par Machiavel. Que se sont-ils dit alors ? En l'absence de traces effectives on pourra lire avec plaisir l'ouvrage que l'historien Patrick Boucheron a consacré à ces événements : *Léonard et Machiavel* aux éditions Verdier.

Entre 1505 et 1506, Florence est en guerre pour reconquérir Pise. Les mercenaires engagés par la ville se révèlent inefficaces et trop coûteux. Machiavel, constatant cet échec, propose au gouvernement de constituer une armée de citoyens florentins recrutés par conscription. Cette initiative est approuvée, et il est chargé de lever cette nouvelle force. Un nouveau retournement du destin, coup du hasard et de la fortune, fait basculer le jeu des alliances. Alexandre VI Borgia meurt. Assassiné, victime d'une erreur, il aurait pu boire le poison que son fils, Cesare Borgia destinait à un de ses rivaux. Malade, ce dernier ne peut conspirer pour éviter l'élection de Jules II. En 1506, il se rend à Rome pour rencontrer le Pape Jules II, né Giuliano Della Rovere (1443-1513), tellement guerrier qu'il a été surnommé Jules César II ou le Pape de Fer, dans un contexte où l'Eglise joue un rôle politique de premier plan. L'année suivante, Soderini souhaite envoyer Machiavel négocier avec l'empereur Maximilien pour apaiser les tensions avec l'Empire, mais cette proposition est bloquée par les aristocrates florentins, qui considèrent

Machiavel comme trop proche de la France. Cette décision laisse Machiavel amer, d'autant plus qu'il s'attendait à recevoir un soutien de Soderini, qui n'est finalement pas venu.

Malgré cette déception, en juin 1509, Florence réussit à reconquérir Pise, en grande partie grâce à l'armée que Machiavel a contribué à créer. Cet événement représente l'apogée de sa carrière politique. Cependant, cette victoire est rapidement suivie d'une période de déclin. À la chancellerie, Machiavel se retrouve de plus en plus isolé, comme le lui confie son ami et collègue Biagio Buonaccorsi dans une lettre cryptée : « il y a si peu de personnes ici qui veulent vous aider ».

L'année 1511 marque un tournant décisif avec la formation de la Sainte Ligue par le pape Jules II contre la France. Cette initiative va à l'encontre de la politique de Soderini, qui est allié à la France. La défaite des Français en 1512 permet au pape de rétablir les Médicis au pouvoir à Florence avec l'aide des troupes espagnoles. La république florentine s'effondre, les forces de Machiavel sont vaincues à Prato, et Soderini est contraint de s'exiler. Machiavel tente de préserver son poste en écrivant à Julien de Médicis, cherchant à se présenter comme un défenseur de la république et à négocier le retour de ses biens confisqués. Cette tentative échoue, et en novembre 1512, il est relevé de ses fonctions de secrétaire de la chancellerie. Il est également contraint de verser une lourde caution et de justifier sa gestion.

En janvier 1513, Machiavel est accusé de complicité dans un complot dirigé par Pietro Paolo Boscoli (1481-1513) qui avait été en relation avec lui. Il est arrêté le 20 février et soumis à la torture de l'estrapade. Celle-ci est particulièrement douloureuse, consistant à attacher les mains dans le dos, puis à hisser le supplicié par une corde, jusqu'à la dislocation des épaules. Libéré en mars de la même année grâce à une amnistie générale accordée après l'élection du cardinal Jean de Médicis (1475-1521) comme 217^e Pape sous le nom de Léon X, il se retire dans sa propriété de Sant'Andrea in Percussina, près de Florence. C'est durant cette période de retraite forcée qu'il commence à écrire *Le Prince*. En parallèle, il entretient une correspondance avec son ami Francesco Vettori (1474-1539), dans laquelle il expose ses réflexions sur l'état des affaires italiennes et la nature du pouvoir. Il rédige alors *Le Prince* en quelques mois, vraisemblablement durant l'hiver 1513-1514, ouvrage qui lui vaudra la célébrité et sa réputation sulfureuse. Il s'agit en partie d'un

ouvrage de circonstance par lequel il souhaite être rappelé au secrétariat, ce pourquoi il rédige une dédicace à Laurent Le Magnifique. Mais d'une autre part on y voit aussi un manuel de conseils pour un souverain, à l'image des nombreux miroirs des princes qui circulaient à l'époque, on peut cependant y lire des vérités plus générales qui concernent la vie politique tout entière et qui pourraient bien s'adresser tout autant aux rois qu'aux peuples. Ce n'est pourtant qu'une infime partie des œuvres de Machiavel – sans compter tout ce qu'il a dû produire comme correspondances du fait de son travail et lors de ses missions. *Le Prince*, dédié à Laurent II de Médicis, représente pour Machiavel un espoir de revenir sur la scène politique florentine. Dans la préface, il explique : « Ceux qui désirent gagner les bonnes grâces d'un prince, ont généralement coutume de se présenter à lui avec ceux de leurs biens auxquels ils attachent le plus de prix ». Pour Machiavel, son « bien » le plus précieux est sa connaissance des grands hommes, acquise par l'étude de l'histoire et de la politique.

Durant cette période de relative inactivité, Machiavel écrit également des ouvrages historiques et littéraires. Il commence la rédaction des *Discorsi : Discours sur la première décade de Tite-Live* et de *L'Art de la guerre*, dans lesquels il approfondit ses réflexions politiques. Il lit des passages de ses *Discorsi* à des jeunes gens rassemblés dans des jardins. Machiavel écrit également une littérature satirique et dramatique. En 1515, il rédige la nouvelle humoristique *La Nouvelle très plaisante de l'Archidiable Belphegor*, dans laquelle il critique les relations conjugales et les vices humains. En 1517, Machiavel compose un poème allégorique, *L'Âne d'or*, où il exprime sa mélancolie face à son exclusion de la vie publique. Il continue d'écrire des satires et des poèmes, se montrant souvent critique envers la société florentine de son temps. Il écrit aussi des pièces de théâtre, comme *La Mandragore*, une comédie en cinq actes qui remporte un grand succès lors de sa première représentation à Florence en 1526, puis à Venise.

En 1520, sur demande du cardinal Jules de Médicis, futur pape Clément VII, Machiavel commence la rédaction des *Histoires florentines*, qu'il achèvera en 1526. Cette commande, ainsi que d'autres missions mineures, témoignent de son retour progressif dans les affaires publiques et de son relatif retour en grâce. Le premier tome entend lier le destin de Florence à la Rome antique, puis il décrit l'histoire de

Florence. Le fait que le premier chapitre consacré à la fondation de la ville évoque les « premières vicissitudes » atteste du rôle des conflits dans la vie politique, avec en arrière-plan l'opposition médiévale entre les Guelfes et les Gibelins, ou encore celle des grands et du peuple. Les Guelfes et les Gibelins, au Moyen-Âge, étaient des factions soutenant le pape, pour les Guelfes, et l'empereur du Saint-Empire romain Allemand pour les Gibelins, conflit dont Shakespeare tirera son *Roméo et Juliette*. À l'encontre des autres traditions de lecture, il voit dans ces frictions le sel de la vie politique, ce qui fait la grandeur d'une Cité lorsqu'elle sait tirer parti de ces antagonismes. Les *Histoires florentines* finissent par raconter l'accession au pouvoir des Médicis. En 1524, il rédige un *Discours sur notre langue* dialoguant fictivement avec Dante, où il affirme la primauté de la langue toscane de Florence sur l'italienne. Il ne cache pas sa défiance vis-à-vis de l'auteur de la *Divine comédie*, lequel avait été banni de Florence. Guelfe comme l'était alors Florence, il prend le parti des Guelfes Blancs, contre les Noirs, qui dominaient alors.

Cependant, en 1527, l'Italie est à nouveau plongée dans le chaos lorsque l'armée impériale de Charles Quint saccage Rome. Florence se soulève une nouvelle fois contre les Médicis, et une république est derechef instaurée. Machiavel, affaibli et déçu par les événements politiques, meurt quelques semaines plus tard, le 21 juin 1527, à l'âge de 58 ans, probablement de la péritonite. La légende veut que, sur son lit de mort, il raconte son dernier rêve. Apercevant une foule bigarrée, associant comme dans le poème de Dante *La Divine comédie* de grandes figures de l'Antiquité au milieu de ses contemporains, il se demande qui ils sont. « J'ai d'abord vu une foule mal habillée et miséreuse puis un groupe d'hommes noblement habillés et occupés à discuter. J'ai cru reconnaître parmi eux certains esprits de l'Antiquité. Je leur ai demandé à tous qui ils étaient. "Nous sommes les béats et nous allons au Paradis" dirent les premiers. "Nous sommes les damnés et nous allons en enfer, car le savoir de ce monde est ennemi de Dieu" répondirent les seconds. Machiavel a le souffle court. Il se reprend, regarde ses amis : "Je préfère aller en enfer discuter de politique avec eux plutôt que de m'ennuyer au paradis avec des imbéciles", leur dit-il. » Machiavel meurt sans doute désappointé. Il ne voit pas s'accomplir son rêve d'une Italie « libérée des barbares » et d'une Florence resplendissante. Comme il l'a écrit dans le *Capitolo de la Fortune* : « *Ainsi, la fortune, dans sa course impétueuse, va*

changeant, tantôt ici, et tantôt là, la face du monde » Il est inhumé dans la basilique Santa Croce à Florence, non loin de Michel-Ange, Dante et Galilée. Un monument sera érigé en son honneur au XVIII^e siècle avec l’inscription : « Aucun éloge n’égale un si grand nom ». Sur le tombeau on peut voir une balance où trônent un couteau et de l’autre côté des livres et un rouleau de papier. Chacun peut en interpréter le sens. La balance exprime son rapport à la justice et plus généralement à la loi, les livres rappellent son travail, et le couteau la violence de la politique. Ceux qui ne l’apprécient pas y diront que derrière le livre se cache la perfidie et la violence. À moins qu’il ne faille y voir le rappel que ses livres peuvent être des armes pour qui saurait les lire.

2. Les thèses principales

L’amoralisme politique

Pour la plupart d’entre nous, la réputation de Machiavel a précédé la portée réelle de ses écrits. On croit connaître Machiavel, mais on pense au machiavélisme. Cette dernière attitude, d’abord liée au contexte politique, a fini par s’appliquer à tout comportement pour lequel la morale passe au second plan, seule l’efficacité dictant ses lois : « la fin justifie les moyens ». Or la pensée de Machiavel apparaît bien plus subtile, non seulement parce qu’il ne l’a jamais dit explicitement, mais également dans la mesure où, si certains buts l’emportent même sur la morale ordinaire, c’est tout à la fois que la morale a parfois besoin de mesures énergiques pour pouvoir se développer, et qu’à certains buts correspondent certains moyens. S’il faut user parfois de ce qu’il appelle par oxymore une « douce cruauté », toute violence n’est pas bonne si elle engendre plus de maux que de biens. Seule la *virtù* du politique, pour reprendre le concept central de Machiavel, permet de saisir ce qu’il y a lieu de faire pour préserver la collectivité. Ainsi il ne prône pas l’immoralisme – faire le mal sans se soucier du bien – mais une forme d’amoralisme : garantir la survie de l’État, *per fas et nefas*, par toutes les voies possibles, seul le résultat importe parce que sans cela une vie morale serait impossible. Il découvre la leçon moderne : la morale a besoin de la politique qui seule la garantit. Pas de morale sans paix ni liberté, et ces dernières ne sont possibles qu’au sein de la Cité ou de l’État.

Une pensée de la liberté

Car l'une des originalités de Machiavel tient à ce qu'il pense en même temps la paix et la liberté en politique. On sait quel est le poids de cette différence parmi les auteurs de théorie politique, elle opposera par exemple Hobbes et Rousseau. Pour le premier, il faut que chacun renonce à sa liberté pour vivre en sécurité et sortir de l'état de guerre que constitue l'état de nature, quand pour Rousseau le but même du *Contrat social* est de réaliser la liberté naturelle que l'état de la civilisation a peu à peu détruite. Pour concilier les deux, Machiavel déploie une anthropologie où la liberté humaine joue à armes égales avec la fortune et les événements. Dans un temps où l'Église imposait une lecture providentielle de la politique, les Papes eux-mêmes s'en remettaient encore parfois à des astrologues pour tenter de prévoir leurs actions, Machiavel, sans illusion sur le libre arbitre, conçoit qu'une part de liberté appartient aux hommes et qu'il faut savoir bien en user, pour pouvoir prévenir les événements, s'y préparer et y répondre. Ainsi la liberté consiste à jouer avec le destin ou la fortune, ou pour le dire en des termes plus contemporains, les événements historiques. Par extension, la liberté de la patrie devient l'objet même de l'action politique, et pour cela le bon gouvernement, qu'il soit un Prince nouveau ou une République, doit avoir les moyens de sa politique. Machiavel se met au service non d'un tyran, mais de Florence, pour qui il veut retrouver la liberté par l'indépendance. On comprend mieux qu'il ait tant écrit sur l'armée, les milices, publiant même un *art de la guerre* : une armée du peuple, ne dépendant pas des caprices des alliés ou des appétits des *condottiere*, les mercenaires d'autan, devient le meilleur atout d'une Cité. Cet *art de la guerre*, écrit sous la forme d'un dialogue avec un fameux *condottiere*, prend lui aussi place dans des jardins à l'antique. Cela n'est pas accessoire : la liberté à laquelle Machiavel pense est celle de la République Romaine. Elle signifie davantage l'autonomie et la puissance de la cité qu'un droit individuel ou une faculté psychique attribués à chaque citoyen.

Le peuple et la République

Quand Rousseau rend à Machiavel un vibrant hommage en disant que *Le Prince* est le livre des républicains, il livre plus qu'un constat invitant à lire de biais son œuvre. Cela renvoie à l'engagement propre dans l'administration de la République de Florence de l'auteur des *Discours sur la première décade de Tite-Live* où le peuple joue un rôle souvent égal aux grands de ce monde, et où il ne cache pas sa sympathie pour un gouvernement républicain. Certes les deux Républiques auxquelles il se réfère – la République Romaine (-509-29) et Florence – doivent être très nettement distinguées de la figure que prend pour nous la République, notamment depuis la Révolution française de 1789 et la proclamation de l'an I de la République en 1792. Néanmoins on ne peut comprendre ses doctrines si l'on fait l'impasse sur cette originalité dans une histoire des idées qui prend le plus souvent le parti des puissants. Il voit dans le régime républicain le plus à même à garantir la paix, la liberté, la puissance et la vertu, ouvrant des discussions tenaces qui ne cesseront plus après l'édifice de l'État souverain, singulièrement quand ce dernier aspire à une forme de démocratie – régime pour le coup qu'il ne préconise pas non plus.

Le réalisme politique

Dès lors ce que l'on nomme parfois aussi le réalisme de Machiavel ne se réduit pas à une considération purement tactique concernant les moyens et les fins. Il y va d'une pensée profonde, presque métaphysique : l'ordre politique, surtout en des temps troublés et tumultueux, appelle un exercice spécifique de la raison. Il ne s'agit pas, au sens moderne, de « raison d'État », puisque la première mention de l'expression est attribuée à Giovanni Botero dans *De la raison d'État* en 1589. Machiavel envisage quels peuvent être les raisonnements propres à l'action politique, laquelle doit tirer des leçons des choses mêmes : la vérité *effectuale* de la chose (*verità effectuale de la cosa*), inventant même un mot (*effetualle*) pour s'opposer à l'imaginaire qui peuple les récits politiques. Loin de la *République* de Platon qui décrit une cité idéale, ou de l'*Utopie* de Thomas More de 1516, il en revient aux faits eux-mêmes, instruit de l'histoire antique de Rome, de celle de la Florence des Médicis, et de l'Italie parcourue par les armées du Roi de France ou

de César Borgia. La vérité en politique ne se décrète pas, elle se déduit d'une connaissance des faits. Dans le contexte d'un basculement du monde depuis la découverte de l'Amérique en 1492, il dessine une autre voie pour la science politique. Certes, l'Occident ne va immédiatement prendre conscience de l'importance de cette découverte, et des richesses que sa colonisation apportera. Pourtant l'Europe se mondialise et ce continent, ses habitants et sa nature inconnue, participeront de la mise en cause de l'autorité de la parole ecclésiastique. À la cité idéalisée par Platon qui propose un modèle inatteignable, il oppose une connaissance des choses humaines, quitte à admettre la méchanceté humaine, qui doit être l'objet principal des préoccupations du gouvernement. Les êtres humains, en effet, ne sont pas des anges, et l'art politique consiste aussi à savoir jouer des humeurs. C'est tout l'intérêt de son étude des faits historiques, de l'Antiquité romaine aux actions de ses contemporains : partir de la réalité effective. Sans doute est-ce là que se lisent le plus précisément les affinités du penseur florentin avec la tradition matérialiste, qu'il connaît au moins par sa lecture de l'épicurien Lucrèce (vers -98, 55), dont il a recopié en 1497 le *De Natura Rerum, De la nature des choses*.

L'invention de la pensée de l'État

Une des leçons de la lecture historique de la politique proposée par Machiavel, c'est bien que si sa matière – les humeurs des hommes – ne change pas, elle propose en revanche une variété de formes au gré des circonstances. Nous qui depuis plusieurs siècles associons la pratique politique au gouvernement des États, oublions parfois que la chose et le nom, l'État, n'ont pas été éternels. Les Grecs, qui ont inventé la politique, parlaient de Cités, et, au temps du florentin, il y avait autant de Cités que de Duchés, Seigneuries, Royautés, Principautés, Républiques, etc. Machiavel hésite sans doute à nommer ce qui recouvre ces formes, il parle de Républiques, de Principats – nous reviendrons sur les questions de traduction, la langue de Machiavel se forge comme se forge celle de l'Italie à la Renaissance – mais également assez souvent de l'état, *stato*, état encore écrit avec un e minuscule. Importe moins ici le mot que la chose. Il amorce une réflexion qui culminera au XVII^e siècle avec l'invention du principe de souveraineté de l'État. Pour Machiavel, l'état est l'organisation collective qui lutte pour son indépendance. Il